

Juego y teoría del duende

Jeu et théorie du duende

FEDERICO GARCÍA LORCA

Juego y teoría del duende

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

FEDERICO GARCÍA LORCA

Jeu et théorie du duende

Traduit de l'espagnol par

LINE AMSELEM

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

Deux versions de la conférence sur le *duende* ont été conservées : le brouillon manuscrit de Lorca et le texte tapé par un dactylo. Le texte que nous avons utilisé pour cette traduction est celui qu'a établi Christopher Maurer (Madrid, Alianza, 1984) en tenant compte des deux versions conservées et en corrigeant de nombreuses erreurs et omissions antérieures. C'est à lui que l'on doit le rétablissement du titre *Jeu et théorie du duende*, tel qu'il est écrit à la main en tête de la version dactylographiée et non *Théorie et jeu du duende*, comme il a été indiqué dès la première édition du texte en 1942.

Deux traductions françaises, celle d'André Bellamich (Gallimard, 1969) et celle de Sophie et Carlos Pradal (Sables, 1990) se basent sur la première version. Celle d'Ignacio Gárate-Martínez reprend la version corrigée (Encre marine, 2005). Nous offrons ici une nouvelle traduction du texte amendé de la conférence et sa première édition bilingue.

© Éditions Allia, Paris, 2008, 2010 pour la traduction française.

En 1933 et 1934, Federico García Lorca prononce sa conférence *Jeu et théorie du duende* à Buenos Aires et à Montevideo. Il annonce "une simple leçon sur l'esprit caché de la douloureuse Espagne". Tenter de dire l'essence de son pays est une entreprise ambitieuse. Ce je-ne-sais-quoi qui fait l'Espagne – ou plutôt l'Andalousie – c'est le *duende*. Mais qu'est-ce que le *duende*? Selon les dictionnaires un esprit follet qui viendrait troubler certaines maisons (son étymologie "dueño de la casa" signifie "maître de la maison"). On le représente dans les contes populaires sous les traits d'un enfant ou d'un vieillard. On appelle aussi *duende* un chardon très sec et épineux d'Andalousie et enfin, le charme mystérieux et ineffable du flamenco. Dans toutes ses acceptions, le *duende* est insaisissable, Lorca ne le définit jamais et l'on ne peut pas le traduire. Pour le montrer, le poète échafaude une théorie générale de l'art qui distingue trois types de moteurs pour la création : l'ange, la muse et le *duende*, qui passe par le sang et par le corps. Lorca s'appuie sur de multiples exemples : Bach, Thérèse d'Avila, Giotto, les chanteurs et les danseurs gitans. Tous nous deviennent familiers, sans nul besoin d'érudition, par la voix du poète. Car la conférence elle-même est une démonstration de *duende*. Les journalistes qui témoignent de sa prestation ne s'y trompent pas, ils évoquent son accent marin, son corps de boxeur, car ils savent à leur tour ce qu'est le *duende*, mais ne l'expliquent pas.

SEÑORAS Y SEÑORES,

Desde el año 1918, que ingresé en la Residencia de Estudiantes de Madrid, hasta el 1928, en que la abandoné, terminados mis estudios de Filosofía y Letras, he oído en aquel refinado salón, donde acudía para corregir su frivolidad de playa francesa la vieja aristocracia española, cerca de mil conferencias.

Con ganas de aire y de sol, me he aburrido tanto, que al salir me he sentido cubierto por una leve ceniza casi a punto de convertirse en pimienta de irritación.

No. Yo no quisiera que entrara en la sala ese terrible moscardón del aburrimiento que ensarta todas las cabezas por un hilo tenue de sueño y pone en los ojos de los oyentes unos grupos diminutos de puntas de alfiler.

De modo sencillo, con el registro en que mi voz poética no tiene luces de

MESDAMES ET MESSIEURS,

Depuis 1918, date à laquelle je suis entré à la Résidence d'Étudiants de Madrid, et jusqu'en 1928 où je l'ai quittée, après avoir achevé mes études de Philosophie et de Lettres, j'ai entendu dans ce salon raffiné, où se rendait la vieille aristocratie espagnole pour y corriger sa frivolité de plage française, près de mille conférences.

Moi qui avais envie de vent et de soleil, je m'y suis tellement ennuyé qu'en sortant je me suis senti recouvert d'une légère couche de cendre qui menaçait de se transformer en poivre tellement elle m'irritait.

Non. Je ne voudrais pas qu'il entre dans cette salle le terrible bourdon de l'ennui qui enfile toutes les têtes sur un délicat brin de sommeil et met sur les yeux de l'auditoire de tout petits paquets de pointes d'épingles.

Avec simplicité, selon le registre où ma voix poétique n'a pas les lumières du bois,

madera, ni recodos de cicutas, ni ovejas que de pronto son cuchillos de ironía, voy a ver si puedo daros una sencilla lección sobre el espíritu oculto de la dolorida España.

El que está en la piel de toro extendida entre los Júcar, Guadalfeo, Sil o Pisuerga (no quiero citar a los caudales junto a las ondas color melena de león que agita el Plata), oye decir con medida frecuencia: “Esto tiene mucho duende.” Manuel Torres, gran artista del pueblo andaluz, decía a uno que cantaba: “Tú tienes voz, tú sabes los estilos, pero no triunfarás nunca, porque tú no tienes duende.”

En toda Andalucía, roca de Jaén o caracola de Cádiz, la gente habla constantemente del duende y lo descubre en cuanto sale con instinto eficaz.

El maravilloso cantaor *El Lebrijano*, creador de la Debla, decía: “Los días que yo canto con duende no hay quien pueda conmigo”; la vieja bailarina gitana *La*

ni les méandres de la ciguë, ni de moutons qui brusquement deviennent des couteaux d’ironie, je vais voir si je peux vous donner une leçon simple sur l’esprit caché de la douloureuse Espagne.

Quand on se trouve sur la peau de taureau tendue entre les rives du Júcar, du Guadalfeo, du Sil ou du Pisuerga (je ne veux pas citer les grands fleuves auprès des flots couleur crinière de lion qu’agite le Río de La Plata), on entend dire à fréquence régulière: “Voilà qui a beaucoup de *duende*.” Manuel Torres, grand artiste du peuple andalou, disait à un homme qui chantait: “Toi, tu as de la voix, tu connais les styles, mais jamais tu ne connaîtras le triomphe parce que toi, tu n’as pas de *duende*.”

Dans toute l’Andalousie, roc de Jaén ou coquillage de Cadix, les gens parlent sans cesse du *duende* et le remarquent dès qu’il apparaît avec un instinct efficace.

Le merveilleux chanteur de flamenco *El Lebrijano*, créateur de la Debla, disait: “Moi, le jour où je chante avec *duende*, personne n’est plus fort que moi” ; la vieille danseuse

Malena exclamó un día oyendo tocar a Brailowsky un fragmento de Bach: “¡Olé! ¡Eso tiene duende!” y estuvo aburrida con Gluck y con Brahms y con Darius Milhaud; y Manuel Torres, el hombre de mayor cultura en la sangre que he conocido, dijo, escuchando al propio Falla su *Nocturno del Generalife*, esta espléndida frase: “Todo lo que tiene sonidos negros tiene duende.” Y no hay verdad más grande.

Estos sonidos negros son el misterio, las raíces que se clavan en el limo que todos conocemos, que todos ignoramos, pero de donde nos llega lo que es sustancial en el arte. Sonidos negros dijo el hombre popular de España, y coincidió con Goethe, que hace la definición del duende al hablar de Paganini, diciendo: “Poder misterioso que todos sienten y que ningún filósofo explica.”

Así pues, el duende es un poder y no un obrar, es un luchar y no un pensar. Yo he oído decir a un viejo guitarrista: “El duende no está en la garganta; el duende

gitane *La Malena* s’est écriée un jour en entendant Brailowsky jouer un morceau de Bach: “Olé! Ça, ça a du *duende*!” et elle s’est ennuyée avec Gluck et avec Brahms et avec Darius Milhaud; et Manuel Torres, l’homme à avoir le plus de culture dans le sang de tous ceux que j’aie connus, a dit cette phrase splendide en écoutant Falla jouer lui-même son *Nocturne du Generalife*: “Tout ce qui a des sonorités noires a du *duende*.” Et il n’y a rien de plus vrai.

Ces sonorités noires sont le mystère, les racines qui s’enfoncent dans le limon que nous connaissons tous, que nous ignorons tous, mais d’où nous vient ce qui a de la substance en art. Des sonorités noires, a dit l’homme populaire d’Espagne et il a rejoint en cela Goethe, qui donne la définition du *duende* à propos de Paganini, en disant: “Pouvoir mystérieux que tout le monde ressent et qu’aucun philosophe n’explique.”

Ainsi donc, le *duende* est dans ce que l’on peut et non dans ce que l’on fait, c’est une lutte et non une pensée. J’ai entendu un vieux maître guitariste dire: “Le *duende*

sube por dentro, desde las plantas de los pies.” Es decir, no es cuestión de facultad, sino de verdadero estilo vivo; es decir, de sangre; es decir, de viejísima cultura y, a la vez, de creación en acto.

Este “poder misterioso que todos sienten y que ningún filósofo explica” es, en suma, el espíritu de la tierra, el mismo duende que abrasó el corazón de Nietzsche, que lo buscaba en sus formas exteriores sobre el puente Rialto o en la música de Bizet, sin encontrarlo y sin saber que el duende que él perseguía había saltado de los misterios griegos a las bailarinas de Cádiz o al dionisiaco grito degollado de la siguiiriya de Silverio.

Así pues, no quiero que nadie confunda al duende con el demonio teológico de la duda, al que Lutero, con un sentimiento báquico, le arrojó un frasco de tinta en Nuremberg, ni con el diablo católico, destructor y poco inteligente, que se disfraza de perra para entrar en los conventos, ni con el mono parlante que lleva el

n’est pas dans la gorge; le *duende* remonte par-dedans, depuis la plante des pieds.” Ce qui veut dire que ça n’est pas une question de faculté mais de véritable style vivant; c’est-à-dire, de sang; de très vieille culture et, tout à la fois, de création en acte.

Ce “pouvoir mystérieux que tout le monde ressent et qu’aucun philosophe n’explique” est, en somme, l’esprit de la Terre, ce même *duende* qui consumait le cœur de Nietzsche, qui le recherchait dans ses formes extérieures sur le pont du Rialto ou dans la musique de Bizet, sans le trouver et sans savoir que le *duende* qu’il poursuivait était passé des mystères grecs aux danseuses de Cadix ou au cri dionysiaque de la séguedille égorgée de Silverio.

Ainsi donc, je veux que personne ne confonde le *duende* avec le démon théologique du doute, sur lequel Luther jeta, dans un mouvement bachique, une bouteille d’encre à Nuremberg, ni avec le diable catholique, destructeur et peu intelligent, qui se déguise en chienne pour entrer dans les couvents, ni avec le singe parlant que le